

Sens et référence dans la construction d'une sémantique linguistique

JEAN-CLAUDE ANSCOMBRE
Directeur de recherche émérite
CNRS-LDI, Paris XIII, France

Résumé

Ce travail se veut une tentative d'éclairer certains problèmes méthodologiques et épistémologiques qui se posent lors de la construction d'une sémantique linguistique. Les problèmes dont nous traiterons concerneront essentiellement les rapports entre *sens* et *référence*, ou, pour être plus précis, les rapports que toute théorie sémantique de par ses choix instaure nécessairement entre sens et référence, sans compter le troisième terme, toujours présent mais rarement explicite, à savoir celui de *vérité*. Si on considère que toute construction d'une sémantique linguistique ne peut se faire qu'à partir d'entités, de concepts et de règles de manipulation de ces concepts et entités, on est tôt ou tard amené à se poser la question de leur statut, où si l'on préfère, du déploiement ontologique sous-jacent à cette construction, et qui, au passage, est double. Quel est le statut de réalité de ces concepts et entités, et d'autre part, quel est le statut de réalité du sens qui résulte de cet édifice sémantique ? On tentera de montrer comment à chaque pas de la construction sémantique on doit faire des choix qui constituent en fait un paradigme au sens de Kuhn : chacun revient à reconstruire une image de la langue différente des antérieures et en général incompatible. Enfin, un dernier point sous cet angle examinera les implications de la théorie des stéréotypes.

Mots-clés : sémantique, sens, référence, vérité, épistémologie, réalité, stéréotypes, mentalisme, observables.

Abstract

This study aims at making more explicit some methodological and epistemological problems that arise when building a semantic theory, mainly those concerning the connection between *sense* and *reference*. To be more precise, we will examine the relationships that any semantic theory, due to its proper options, establishes between sense and reference, not to mention a third term, always present but seldom taken into account, that of *truth*. If we start from the claim that building a semantic theory always requires using entities, concepts and rules of manipulations of these concepts and entities, we are sooner or later led to ask for their methodological status, that is, for the ontological commitment(s) underlying such a construction. Is there any realistic interpretation of these concepts and entities on one hand, and on the other hand, is there any realistic interpretation of the meaning that comes out from the semantic theory in terms

of description of the world? We will attempt to show that each step of this construction implies a set of choices that constitutes a paradigm in the sense of Kuhn, and amounts to build up an image of language different from former ones and generally incompatible. A last point will be an examination of the theory of stereotypes from this point of view.

Key words: Semantics, meaning, reference, truth, epistemology, reality, stereotypes, mentalism, observables.

0. Introduction

Ce travail se veut une tentative d'éclairer certains problèmes qui se posent lors de la construction d'une sémantique linguistique. La sémantique linguistique dont il sera question ici sera celle d'une langue particulière, option commode pour les exemples. Les problèmes dont nous traiterons concerneront essentiellement les rapports entre *sens* et *référence*, ou, pour être plus précis, les rapports que toute théorie sémantique de par ses choix instaure nécessairement entre sens et référence, sans compter le troisième terme, toujours présent mais rarement explicite, à savoir celui de *vérité*. Une des principales motivations de ce travail est l'étonnement de voir que certaines options ne sont pas considérées comme telles, mais comme des évidences incontestables, et ce d'autant plus qu'elles ont le caractère familier et rassurant des longues habitudes qu'on prend pour la manifestation d'une nature profonde. Si on considère que toute construction d'une sémantique linguistique ne peut se faire qu'à partir d'entités, de concepts, et de règles de manipulation de ces concepts et entités, on est tôt ou tard amené à se poser la question de leur statut, où si l'on préfère, du déploiement ontologique sous-jacent à cette construction, et qui, au passage, est double. Quel est le statut de réalité de ces concepts et entités, et d'autre part, quel est le statut de réalité du sens qui résulte de cet édifice sémantique. Mon but ne sera pas de traiter ce problème dans sa généralité : un tel but est très au-delà de mes compétences philosophiques, et d'autres y sont bien plus habiles. Mais je voudrais montrer comment à chaque pas de la construction sémantique on doit faire des choix qui constituent en fait un paradigme au sens de Kuhn pour la sémantique : chaque ensemble de choix revient à reconstruire une image de la langue différente de la précédente et en général incompatible.

1. Mais qu'est-ce qu'un modèle scientifique en linguistique ?

1.1. La notion de modèle scientifique

Cette interrogation paraîtra sans doute incongrue à plus d'un, l'opinion courante étant que la réponse en est on ne peut plus claire. Le linguiste scientifique – le 'vrai' linguiste donc – observe soigneusement les phénomènes langagiers, i.e. ceux produits

spontanément par d'authentiques sujets parlants et dans des circonstances authentiques, et en déduit leur véritable nature. Selon certains, ce vrai linguiste, le linguiste dit 'de terrain', est le seul à conduire une linguistique valable, les autres linguistes, aussi appelés 'linguistes en chambre' se contentant d'élucubrations discutables inspirées par des exemples la plupart du temps inventés pour cadrer avec leurs théories. On notera que cette position repose sur deux hypothèses implicites : a) l'idée d'une observation directe des faits – i.e. indépendante de l'observateur ; b) l'idée d'une réalité immanente à ces mêmes faits. C'est en observant suffisamment les faits et suffisamment de faits qu'on parvient à en découvrir la nature qu'ils recèlent. On aura reconnu dans cette position les thèses centrales de l'*empirisme logique* : a) la seule vraie linguistique s'appuie sur des énoncés issus d'observations ; b) à partir de cette ensemble d'énoncés singuliers, le linguiste infère par *induction* un énoncé général. On en déduit que de ce point de vue, l'observation de répétitions – ainsi le retour régulier de certaines séquences – est ce qui permet au scientifique, dans notre cas au linguiste, d'induire la thèse générale de rapports constants. Nous verrons plus loin l'importance de ce point précis. On peut déjà noter que cette distinction *théorie / observations* convoque d'autres dichotomies et leurs problèmes, à savoir : *analytique / synthétique, a priori / a posteriori, nécessaire / contingent*, qui ont fait l'objet de nombreuses controverses, où se sont illustrés en particulier des penseurs du calibre de Quine, Putnam et Kripke¹. Outre son intérêt philosophique et épistémologique, ce point touche à la linguistique par le biais du statut des *phrases génériques* en langue², puisque de telles phrases concernent entre autres les sens des mots.

Pour en revenir à la notion de modèle scientifique en linguistique, on aura deviné qu'un certain nombre de scientifiques – dont je suis – ne partagent pas ce que j'appellerai le *naturalisme scientifique*, à savoir qu'il y aurait une nature des choses que l'on découvre en observant les phénomènes auxquels ces choses donnent lieu. L'empirisme logique, qui devait dominer les théories physiques jusqu'à la fin du XIX^e siècle, a été battu en brèche d'abord par Duhem, puis par toute une école de pensée depuis Poincaré jusqu'à Popper, qui verra dans les énoncés d'observation non pas des rapports d'observations, mais des interprétations faites à la lumière des théories.

¹ Cf. Kripke (1972), Putnam (1975b), Quine (1951). Quine rejette la dichotomie analytique / synthétique, Kripke reproche à Quine de confondre *a priori* et *nécessaire*, et Putnam occupe une position intermédiaire. Il montre que la plupart des énoncés considérés comme scientifiques ne sont pas définissables comme analytiques ou synthétiques. Notons enfin que dans le cadre de l'empirisme logique, les énoncés théoriques ne sont pas analytiques, car ils ne proviennent pas uniquement de définitions et de déductions logiques. Ils sont donc synthétiques, mais *a priori*, car immanents aux faits. On trouvera dans Largeault (1980), un exposé documenté des tenants et des aboutissants de ce problème.

² On trouvera ce problème abordé à l'aide de la notion de *concept de famille*, due à Putnam (1975a), dans Anscombe (2011).

Nous allons par conséquent nous poser en premier lieu la question de ce qu'est un modèle scientifique en général, et en particulier en linguistique.

Se proposer en effet une approche scientifique peut être compris de deux manières :

a) La vulgate : la méthode scientifique est une méthode – et peut-être la seule – qui permette de découvrir la vérité, i.e. les véritables causes et les véritables relations entre les phénomènes. Dans le cas de la linguistique, la méthode scientifique permettrait par exemple, de découvrir la véritable nature du langage, ou la véritable structure d'une langue. Cette attitude est extrêmement discutable, et ce pour plusieurs raisons, en particulier les suivantes. Elle ne peut être acceptée que si l'on admet qu'une théorie peut décrire la réalité, ce qui implique que l'on sache reconnaître quand on a atteint cette réalité. Prétendre qu'une certaine méthodologie peut y parvenir, c'est du même coup admettre que la réalité fonctionne selon les mêmes principes que la méthode utilisée, et peut donc être saisie à l'aide de cette méthodologie. Or on sait pertinemment qu'il est possible de fonder des méthodes scientifiques de natures différentes et incompatibles, ce qui devrait être impossible, puisque la réalité ne peut être qu'unique. On peut ainsi décider de choisir ou non une géométrie euclidienne, et à l'intérieur d'un type de géométrie ou de mathématiques, on peut opter pour une logique ou pour une autre. Par exemple, notre système de raisonnement repose généralement sur le tiers exclu et le raisonnement par l'absurde, choix qui ne sont nullement imposés du dehors. Remarquons enfin qu'il est tout à fait courant, à l'intérieur d'une démarche scientifique, de raisonner à partir d'entités qui n'ont pas d'existence réelle – ou dont la question de l'existence ne joue aucun rôle dans l'appréhension des phénomènes. Ainsi des notions aussi courantes que : *centre de gravité, point matériel, moment d'inertie*, etc. On peut d'ailleurs remarquer à ce sujet que les grands progrès de la science se sont produits lorsque l'homme n'a plus cherché à *reproduire la réalité*, mais à *la concurrencer* par application de théories scientifiques. Lorsque l'homme n'a plus tenté d'imiter le vol des oiseaux, mais a imaginé ce vol comme étant explicable par des lois générales abstraites (scientifiques et non réelles), il est alors devenu capable de voler, mais en autre sens. Un avion vole, mais ce n'est pourtant pas un oiseau.

b) Autre chose : une théorie scientifique, c'est essentiellement un certain type de discours, caractérisé par certaines propriétés. Ce discours permet d'une part de représenter des *objets*, i.e. les phénomènes qui ont été choisis comme objets d'étude, et d'autre part, de mener des déductions à partir de ces représentations. J'insiste sur le mot *représentation* : ce qui se passe dans une théorie scientifique n'est pas de l'ordre de la description, de la présentation, mais bel et bien de la représentation. Le discours scientifique permet en particulier de représenter de façon totalement explicite les intuitions que l'on peut avoir sur une série de phénomènes donnés, et d'en tester donc le caractère explicatif. C'est pourquoi on parle souvent du discours scientifique

comme s'effectuant par le biais d'un *métalangage* : la méthode scientifique n'est, tout bien considéré, qu'une *rhétorique particulière*, un mode d'expression spécifique. Les épistémologues s'accordent à caractériser la démarche scientifique comme possédant trois propriétés spécifiques : a) Elle forme un système explicatif – nous verrons plus loin ce qu'est exactement une explication ; b) Elle est reproductible : deux personnes en possession des mêmes éléments arriveront exactement aux mêmes conclusions à l'intérieur d'une théorie donnée; c) Elle est non-contradictoire, ce qui signifie que dans le cadre d'une théorie donnée, on ne peut parvenir à la fois à une conclusion et à son opposée.

De ces trois caractéristiques, on en déduit que toute théorie scientifique est falsifiable (au sens de Popper), i.e. est capable de spécifier à quelles conditions un phénomène serait un contre-exemple à elle-même. Une théorie scientifique est en effet bâtie à partir d'un nombre limité d'observations, et postule une éventuelle applicabilité à un nombre infini de phénomènes. En linguistique par exemple, les observations sont constituées par un ensemble fini de phrases génériques, obtenues à partir d'un ensemble également fini d'occurrences de phrases (le corpus), et desquelles on va tirer des conclusions (sous forme de phrases génériques) concernant un ensemble infini de constructions linguistiques.

Comment fonctionne cette rhétorique particulière qu'est une méthode scientifique ?

Après des siècles d'errements et de tâtonnements, l'Occident a fini par adopter ce qu'on appelle la *méthode de simulation*. Expliquer scientifiquement une série P de phénomènes naturels (ou du moins considérés comme tels), en faire la théorie scientifique, c'est simuler ces phénomènes. Pour ce faire, on construit un mécanisme *M'*, engendrant un ensemble P' de phénomènes, ensemble que l'on juge analogue à l'ensemble P des observations. On fait alors l'hypothèse que dans la nature, P est produit par un mécanisme M analogue au mécanisme *M'* qui a produit P'. C'est ainsi qu'à l'origine de la biologie, on trouve l'idée cartésienne de l'homme-machine, idée d'ailleurs renforcée et mise en œuvre par l'observation et la construction d'automates, par exemple les joueurs d'échecs ou encore le canard de Vaucanson au XVIII^e siècle. Ne parle-t-on pas encore, d'ailleurs, de mécanismes biologiques : mécanismes de défense, mécanismes de reproduction, mécanismes psychologiques, etc. Difficile à définir, l'analogie entre M et *M'* consiste en une certaine ressemblance, qui va dans certains cas jusqu'à l'identification pure et simple. Ce point est important : l'interprétation des produits de la théorie est la plupart du temps assimilée à une existence réelle indépendante de cette théorie. Une phrase comme par exemple 'La terre décrit autour du soleil une orbite elliptique' mélange en fait M et *M'*. Et à bien y réfléchir, parler de l'attraction terrestre frôle l'animisme. En toute correction, on devrait dire 'dans le cadre de la théorie newtonienne, tout se passe comme si l'objet réel *terre*

attirait les autres objets réels'. En ce sens, il y a une confusion toujours présente entre 'une théorie induit une représentation du réel' et 'le réel induit une représentation théorique'. L'empirisme logique représente la seconde option, alors que la seule option tenable est la première. Elle évite en particulier d'avoir à dire qu'une théorie accède à la nature cachée des 'choses' : une théorie n'est pas induite par les faits, et son interprétation ne saurait être qu'une image parmi d'autres possibles. Une théorie ne produit que des objets idéels – et non réels, et ils varient avec la théorie adoptée.

Quel type de mécanismes interviennent dans M' ?

Ils sont essentiellement de deux natures :

a) On peut faire l'hypothèse que M' est de même nature que M – i.e. c'est aussi un phénomène naturel – mais plus simple. On parle alors d'*attitude réductionniste*. C'est ainsi que l'on a tenté de réduire la biologie à la chimie. Plus récemment, le courant cognitiviste en linguistique (et particulièrement en sémantique et en pragmatique) est une tentative de réduire la linguistique à la psychologie ou à la psychobiologie : on avait une approche semblable chez Guillaume. Notons qu'une telle optique pose d'entrée un accès direct aux observables, et que la théorie fait intervenir des objets et des relations réels.

b) On peut faire l'hypothèse que M' n'est cette fois pas de même nature que M, M' étant un mécanisme abstrait face au mécanisme naturel M³. Ce choix consiste la plupart du temps à prendre pour M' un calcul fabriquant des formules à partir d'autres formules, sur la base d'axiomes et de règles. À chaque élément p de P correspondra une formule p' de P', p' étant considérée comme l'explication de la nature de p. On parle alors d'*attitude formalisante*. Notons au passage que la critique qui consiste à reprocher à l'attitude formalisante de vouloir réduire la langue à la logique ou aux mathématiques est infondée : l'attitude formalisante ne concerne pas les phénomènes, mais le métalangage qui va permettre de traiter ces phénomènes. Un exemple typique d'attitude formalisante en linguistique est représenté par la grammaire générative : le calcul concerne une structure profonde qui est une représentation d'une structure de surface. Les observables sont donc traités modulo une structure de surface, ce qui illustre l'idée d'une pré-théorisation au niveau de l'observable.

Remarquons qu'il peut se faire que les deux attitudes soient possibles et fécondes. On opposera ainsi l'électrophone traditionnel qui est réductionniste – réduction des phénomènes aux distorsions d'un quartz piézo-électrique – et le lecteur CD – qui est formalisant (codage binaire). On a une opposition du même genre entre

³ On devrait en fait dire 'ou supposé tel'.

l'ordinateur actuel (codage binaire) et le calculateur analogique (étude de phénomènes physiques par réduction à des courants électriques en continu).

1.2. Observables et hypothèses internes en linguistique

Nous avons dit précédemment qu'une théorie scientifique – en particulier la linguistique si elle désire être scientifique – est un certain type de discours qui sert à représenter des *objets*. Il nous faut donc définir quels objets le linguiste va choisir de représenter. C'est à ce niveau que s'opèrent les choix concernant les observables, et ils sont essentiellement de deux types :

a) L'affectation d'un phénomène à un domaine :

Si toutes les théories linguistiques admettent l'existence de domaines distincts – la syntaxe, la sémantique, la pragmatique – la ligne de séparation entre ces domaines n'est pas fixée une fois pour toutes, et peut très bien être modifiée par un changement d'optique théorique⁴. Elle est à définir pour toute théorie : ainsi Milner (1978, pp. 9 sq.) déclare-t-il :

Quant au principe de distinction [entre syntaxe et sémantique], il dépend entièrement de la théorie particulière considérée et il est impossible de lui donner une forme universelle : la seule condition généralisable, c'est qu'il y en ait un.

Prenons le comportement des verbes dits *performatifs*, classiquement considéré comme étranger à la sémantique, et donc relevant purement de la pragmatique – au sens de *étude des valeurs d'action*. Une autre approche théorique peut constater la relation existant entre la performativité et certaines propriétés sémantiques et lexicales, et donc postuler l'intégration au moins partielle du phénomène dans la sémantique. C'est ce que l'on appelle la *pragmatique intégrée*. Dans une telle optique, la sémantique cesse alors d'être l'étude exclusive de la vériconditionnalité et intègre des phénomènes non susceptibles d'être appréhendés en termes de valeur de vérité. Autre exemple : l'existence d'anaphores dites associatives, ainsi les oppositions :

??*Nous avons utilisé ce théorème : la démonstration est récente.*
Nous avons utilisé ce théorème : sa démonstration est récente.
Nous avons utilisé ce théorème : la démonstration en est récente.
??*Les enfants sont rentrés : les souliers sont pleins de boue.*
Les enfants sont rentrés : leurs souliers sont pleins de boue.
**Les enfants sont rentrés : les souliers en sont pleins de boue.*

⁴ Cf. plus haut la référence à Kuhn.

Or l'acceptabilité ou l'inacceptabilité d'un énoncé ne nous dit rien sur la nature du phénomène qui est à l'origine – syntaxe, sémantique, pragmatique. Un jugement d'acceptabilité n'est pas une analyse théorique, d'autant plus que bien souvent, il sert à construire une théorie qui n'existant encore qu'à l'état embryonnaire, ne peut servir à interpréter d'entrée l'origine des phénomènes. Dans le cas ci-dessus, on peut montrer que les possibilités d'anaphore de type $\dots N_i \dots le A_i \dots$, $\dots N_i \dots son A_i \dots$, et $\dots N_i \dots le A_i en_i \dots$, sont contrôlées par la nature de la relation sémantique préalable existant entre N_i et A_i . Dans ces conditions, un phénomène – l'anaphore, habituellement considérée comme de nature fondamentalement syntaxique – semble cependant être régi, du moins dans le cas de l'anaphore associative, par des facteurs sémantiques.

b) La constitution du corps des observables :

Toute théorie linguistique est donc amenée dès le départ à faire un certain nombre d'hypothèses concernant d'une part son domaine d'application. Mais elle doit aussi se donner les phénomènes relatifs à cet objet, i.e. ceux qu'elle considère comme pertinents pour son étude. Ces deux ensembles d'hypothèses constituent les *hypothèses externes*, elles concernent les choix touchant aux observables et à leur acceptabilité.

Par exemple, considérer telle ou telle donnée comme pertinente, comme représentative du phénomène étudié, revient à faire une hypothèse externe. Le découpage en énoncés est une autre hypothèse externe. Les décisions d'acceptabilité sont autant d'hypothèses externes. L'adéquation du métalangage de description des faits aux faits eux-mêmes est aussi une hypothèse externe : telle formule produite par le mécanisme M' nous paraît une traduction adéquate ou non de tel fait observable. Ainsi, il nous paraît tout à fait naturel de voir le même comparatif d'égalité à l'œuvre dans *Max est aussi grand que Luc* et dans *Max est aussi bête que Luc*. Cette hypothèse (externe) est en particulier faite tout à fait implicitement par la grammaire traditionnelle (d'où provient la dénomination 'comparatif d'égalité'), mais aussi par beaucoup de travaux sur la comparaison. Si on peut bien sûr faire une telle hypothèse (que l'on voit mal comment éviter), il faut cependant bien voir qu'elle n'est pas innocente, puisque le mot 'égalité' suggère que l'on peut parler de l'égalité des bêtises dans les mêmes termes théoriques que l'on parle de l'égalité des tailles.

D'où nous viennent ces données ? Tout linguiste, quand il étudie un phénomène, se munit généralement d'une liste plus ou moins longue d'exemples. Lorsque ces exemples proviennent de séquences effectivement produites, on parle alors de *corpus*. Dernièrement, la notion de corpus – et surtout de *grand corpus* – a le vent en poupe. De tels corpus sont censés représenter en effet le comble de l'objectivité : on retrouve, sous forme implicite, l'idée d'un accès direct – i.e. non entaché d'éléments théoriques – aux 'données'. Or si le corpus est intéressant pour un linguiste – il permet de varier les

exemples dans une certaine mesure, il faut bien être conscient de ses limites. On a par exemple souvent opposé le caractère 'naturel' d'un exemple extrait d'un corpus, et le caractère 'artificiel' d'un exemple inventé. Il faut cependant bien voir que les exemples naturels ont été aussi inventés au moment de leur production, et qu'il n'y a pas *a priori* à différencier entre les deux types d'exemples, sauf à donner dans le procès d'intention. Notons également que la dimension d'un corpus n'est pas nécessairement une garantie de variété, l'expérience montrant que les corpus 'bouclent' assez rapidement. Ainsi, le corpus relevé par mes soins sur *Frantext* et concernant le marqueur de discours *bien sûr que* a fourni 370 attestations, ce qui peut paraître honorable. Malheureusement, 168 de ces exemples sont de la forme *bien sûr que (oui + si + non)*, i.e. près de la moitié ! Pär ailleurs, tous les exemples d'un corpus n'ont pas la même valeur. Le linguiste va choisir ceux des exemples qui lui paraîtront les plus représentatifs de la construction étudiée. Sachant que, par la suite, la théorie qu'il bâtira sur la base de ces exemples devra être capable d'expliquer la formation de constructions non standard.

Autre problème lié à l'assimilation du corpus et de l'ensemble des observables : la notion de *compétence* disparaît, et avec elle une des sources de raisonnement des linguistes. En effet, tout sujet parlant est non seulement capable de produire des énoncés dans sa langue, mais il est également capable de décider dans une large mesure – si un énoncé est ou non issu du système de sa langue. Or il est clair que si on utilise la notion de corpus *stricto sensu*, deux possibilités seulement s'ouvrent à nous : a) Ou bien seul compte le fait que les énoncés du corpus ont été effectivement produits, et ils constituent les seuls observables en jeu. Aucun autre énoncé, jugé ou non acceptable, ne peut être pris en considération; la notion de compétence disparaît alors ; b) Ou bien on admet comme observables valides des énoncés jugés inacceptables. La notion de compétence est alors sauvée, mais au prix de deux conséquences: (i) Le corpus ne représente plus l'ensemble des observables ; (ii) Un observable n'est plus un énoncé acceptable ou non, mais *un énoncé muni d'un jugement d'acceptabilité*. De ce point de vue, les observables ne sont pas des données empiriques, mais des énoncés universels obtenus par *induction* à partir d'énoncés singuliers. Le processus est le suivant : mon corpus comprend l'énoncé E que je juge inacceptable (énoncé singulier). J'en induis et ce sera mon observable – que tout énoncé de ce type est inacceptable (énoncé universel). On remarque que de ce point de vue, la linguistique ne fonctionne pas différemment d'une science comme la physique. Enfin, toute théorie – en particulier linguistique – comprend de ce point de vue deux types d'énoncés universels – on dit *génériques* : les énoncés universels relatifs aux données empiriques, et ceux relatifs à la construction du mécanisme, de la machine. On comprend alors pourquoi la notion d'énoncé générique et en particulier d'énoncé *générique analytique* est au centre de préoccupations tant linguistiques que philosophiques – et à plusieurs titres, puisque la nature des énoncés universels – que ce soit ceux relatifs aux données empiriques ou ceux relatifs aux concepts théoriques – reflète une bonne partie de ce

qu'est la théorie. Signalons que par ailleurs, l'étude des phrases génériques touche à des problèmes proprement linguistiques : quantifieurs, gnomicité et temps verbal, implication, raisonnement par défaut, aspect verbal, etc.

Dernier point que nous allons évoquer : un des arguments en faveur du corpus est que l'examen attentif du corpus révèle nécessairement la théorie sous-jacente à l'existence de ces faits. La théorie serait donc en quelque sorte obtenue par simple induction à partir des faits, et il y aurait une certaine naturalité des théories.

1.3 Hypothèses internes et coût théorique

Or malheureusement, l'examen le plus attentif des faits ne nous dit rien sur la nature d'une possible théorie sous-jacente. Les exemples en sont nombreux : la circulation sanguine, le déchiffrement de la Pierre de Rosette, la chute des corps, les trajectoires des planètes, la relation entre le temps et l'espace, etc. Les faits sont muets, et la théorie qui ordonne ces faits provient non des faits, mais de l'esprit de celui qui les étudie. Position exprimée on ne peut mieux par Poincaré :

Le savant doit ordonner ; on fait la science avec des faits comme une maison avec des pierres ; mais une accumulation de faits n'est pas plus une science qu'un tas de pierres n'est une maison... (H. Poincaré, *La science et l'hypothèse*, 1968, Flammarion, p. 158).

Outre les hypothèses externes, dont nous venons de dire quelques mots, la construction de toute théorie – en particulier dans une optique de simulation – oblige à faire un autre type d'hypothèses qu'on appelle cette fois les *hypothèses internes*, et qui sont les hypothèses qui interviennent dans la construction du mécanisme M' .

Elles consistent à imaginer les entités abstraites qu'on met en correspondance avec les observables, et à construire un appareil formel permettant de calculer, entre ces entités abstraites, des rapports analogues (ou jugés tels) à ceux « observés » (en fait postulés) entre les observables. Elles sont en fait influencées par l'objectif de faire correspondre ce que l'on construit et ce que l'on observe d'une part, et par l'idée qu'on se fait de M d'autre part. Dans une première étape de la grammaire générative, la décision de faire intervenir deux règles au niveau de M' – les règles syntagmatiques (de formation de certaines phrases) et les règles transformationnelles (faisant passer par exemple d'une phrase active à la phrase passive correspondante) – relevait d'une hypothèse interne. Autre hypothèse interne d'usage très général : le critère de simplicité pour choisir entre des explications concurrentes. Voici une hypothèse interne qui a fait couler beaucoup d'encre : celle concernant la validité ou non de l'implication logique \rightarrow entre les représentations respectives de *Odette a trois enfants* et *Odette a deux enfants*.

Nous allons voir en fait, au travers de la notion de *coût théorique*⁵ que, contrairement aux apparences, une telle hypothèse interne est tout sauf innocente, et que si on peut la faire, les conséquences n'en sont cependant pas minces. Qu'est-ce que le coût théorique d'une description linguistique ?

Une telle notion est une conséquence directe de l'adoption de la méthode de simulation, et en particulier de la coexistence des deux types d'hypothèses, internes et externes. En effet, ce calcul attaché au mécanisme M' peut faire apparaître des relations qui au départ ne faisaient pas partie des observables. Supposons qu'une relation R observée entre deux faits F et G amène à postuler une relation R' entre deux entités abstraites x et y attachées à F et G respectivement. Il peut se faire que cette dernière relation amène à son tour à postuler une relation entre deux nouveaux observables H et I – dans la représentation desquels interviennent x et y – alors que dans un premier temps, ces deux observables H et I avaient été jugés comme indépendants. Cette nouvelle relation que l'on est amené à postuler entre H et I, et qui provient d'une part des hypothèses externes antérieures et d'autre part des hypothèses internes, est le *coût théorique* de la description linguistique.

Soient par exemple les deux observables F = *Odette a deux enfants* et G = *Odette a trois enfants*. Certaines théories sémantiques étudiant ce type de phénomènes raisonnent de la façon suivante. Il y a entre F et G une relation R = 'on ne peut admettre la vérité de G sans en même temps admettre celle de F', correspondant à l'observable *Odette a deux enfants, et même trois*. Remarquons que cette hypothèse paraît très raisonnable et donc difficile à refuser. Les théories sémantiques en question rendent compte de ce phénomène en postulant (hypothèse interne) une implication $y \rightarrow x$ (la relation R') entre les deux entités abstraites attachées respectivement G et F, i.e. [avoir trois enfants] et [avoir deux enfants]. Considérons maintenant les deux nouveaux observables (en apparence indépendants) H = *Max est aussi grand que Luc* et I = *Max est plus grand que Luc*. L'existence de l'observable *Max est aussi grand que Luc, et même plus grand*, oblige à postuler la même relation d'implication entre les entités u = [être aussi grand] et v = [être plus grand] attachées respectivement à H et à I. Cette hypothèse interne conduit par contre-coup à faire l'hypothèse cette fois externe que H et I sont également reliés par la relation R, i.e. en d'autres termes, qu'on ne peut admettre *Max est plus grand que Luc* sans admettre par là-même la vérité de *Max est aussi grand que Luc*, ce qui n'a aucune évidence intuitive, contrairement au cas de F et G.

Cette notion de coût théorique nous permet de comprendre la nature d'une autre notion, celle d'explication. En effet, expliquer un phénomène, c'est montrer que sous-jacents aux différents faits jugés typiques de ce phénomène il y a les mêmes

⁵ Cf. Anscombe-Ducrot (1978).

entités abstraites soumises aux même lois. Expliquer le phénomène, c'est donc relier entre eux des faits entre lesquels au départ il semblait n'exister aucune relation. C'est par là-même introduire entre ces faits de nouvelles hypothèses externes. Par conséquent, la notion de coût théorique et d'explication ne sont que deux faces du même phénomène : on ne saurait avoir l'une sans l'autre. D'où une conséquence importante : une théorie explicative ne saurait être isomorphe à son objet, puisque si elle est réellement explicative, elle introduit nécessairement des hypothèses externes absentes au départ. De ce point de vue, une théorie modifie et même crée les faits. Autre conséquence : ce dont traite une théorie, ce n'est pas de la nature des phénomènes, mais des relations entre ces phénomènes. Nous retrouvons ainsi une position défendue par Poincaré, critiquée puis admise par Russell – *no less...* Les phénomènes ne sont en dernier ressort que la manifestation des relations entre des entités dont la nature intrinsèque nous est à jamais inaccessible.

Remarquons que dans la pratique, et même si d'un point de vue purement méthodologique, les deux types d'hypothèses doivent être distingués dans la présentation de la description linguistique, ils sont souvent mélangés. Comme l'avait déjà noté Duhem, les faits d'aujourd'hui sont les hypothèses d'hier, ou si l'on préfère, les hypothèses externes d'aujourd'hui sont les hypothèses internes d'hier. Ce qui signifie, contrairement à l'une des thèses de base de *l'empirisme logique*, qu'il n'y a pas d'observation immédiate de la réalité, et que nos 'observations' sont truffées d'aprioris théoriques provenant en particulier de stades antérieurs de la connaissance. Et pour des philosophes comme Popper, l'activité conjecturale est première à l'observation des faits. En linguistique en particulier, nos observables ne sont bien souvent rien d'autre que des observations grammaticales, i.e. des hypothèses internes de ces anciennes théories que sont les grammaires traditionnelles. En particulier, une bonne partie de nos jugements d'acceptabilité sont issus en ligne directe de grammairiens d'hier.

2. La sémantique linguistique

2.1. Qu'est-ce que le sens ?

Elle a généralement très mauvaise presse auprès des autres linguistes, qui lui reprochent de travailler sur un matériau – le *sens* – qui est tout sauf tangible, si on le compare par exemple avec ce qui se passe en syntaxe ou en morphologie. Les sémanticiens travailleraient donc sur de l'invisible, ce qui rendrait leur travail incontrôlable, car ne dépassant pas le niveau de l'intuition.

Or, à y regarder de plus près, ce jugement nous paraît non seulement sommaire, mais un peu précipité. D'une part, ce type de comparaison entre syntaxe et sémantique

n'est valide que si l'on admet le caractère objectif de la structure syntaxique de surface. Hypothèse discutable dans la mesure où cette structure est le résultat de considérations théoriques, ainsi les catégories grammaticales, dont on sait les problèmes de définition qu'elles posent⁶. Par ailleurs, le reproche reposant sur l'invisibilité du sens provient, lui aussi, d'une thèse de tangibilité directe des observables, que pourtant personne ne soutient dans d'autres circonstances. Ainsi, la mécanique newtonienne (entre autres) explique les trajectoires des planètes par l'existence d'une force de gravitation que personne n'a jamais touchée, encore moins vue, mais dont nous n'avons jamais entendu personne mettre en doute l'existence. Une telle hypothèse est ce qui permet de rendre compte des *relations* observées entre entités physiques. Or il en est de même en sémantique : nous observons des relations entre entités linguistiques – mots, syntagmes, énoncés, discours, dont nous rendons compte pour certaines d'entre elles, par l'hypothèse d'une valeur dénommée *sens*. Ces relations entre entités linguistiques, qui apparaissent sous forme de faisceaux d'énoncés, jouent le rôle d'un système de gloses, i.e. définissent pour chaque énoncé cette valeur que nous appelons *sens*⁷. Notons que si cette notion de sens n'est pas plus 'visible' que n'importe quelle autre, sa définition en termes de faisceau de gloses permet un contrôle par l'application de critères destinés à vérifier que les bonnes gloses sont présentes, et elles seules.

Au niveau du mécanisme M', il est usuel – mais non obligatoire – d'associer aux unités abstraites une valeur constante, invariante dans toutes les occurrences de l'unité considérée, et habituellement dénommée *signification*. Là encore, il s'agit d'un procédé de généralisation : le comportement d'un nombre fini d'observables est expliqué par une valeur abstraite ayant statut générique, i.e. jugé valide pour un nombre infini d'occurrences.

On remarquera que cette démarche est en tout point conforme à la démarche suivie par exemple en physique newtonienne. Les mouvements et positions relatives des planètes conduisent à imaginer un mécanisme abstrait M' ou intervient une équation (la loi de Newton) reliant entre les représentations abstraites des planètes. Au niveau de l'interprétation (donc de M), ce lien est attribué à une force naturelle, 'l'attraction'. En sémantique, le système de gloses amène à postuler une certaine représentation d'une entité, sa signification. L'interprétation de cette signification amène à voir les entités comme détentrices d'une valeur effective, le sens.

⁶ Cf. sur ce point Wilmet (1997).

⁷ Sur ce problème, cf. ici-même l'article de S. Deloor.

2.2. Sens et référence : le problème

Après ce long préambule, essentiellement destiné à faire le point sur un certain nombre de positions bien connues, nous pouvons maintenant aborder le problème central de cette étude, à savoir les différentes options concernant les relations entre *sens* et *référence*, ainsi que leur statut méthodologique. Si en effet on admet ce qui vient d'être dit, et en particulier que certains comportements des entités linguistiques revient à voir à l'œuvre une valeur dite sémantique, le sens, se pose alors la question de la nature de ce sens. Un des questionnements fondamentaux ayant toujours été le rapport de l'homme et de ses activités au réel, la question surgissait pratiquement de soi dans le cas du sens, qui est comme lié aux entités, ou du moins à leurs occurrences.

En fait, et comme nous l'avons fait remarquer à plusieurs reprises, il y a parmi les linguistes un large consensus sur la validité des trois hypothèses suivantes :

(H₁) Certaines manifestations langagières ont des caractéristiques qui relèvent au moins partiellement d'une combinatoire dite de surface : ce sont celles que traitent la phonologie, la morphologie, ou encore la syntaxe. Cette combinatoire est dite de surface parce qu'elle semble pouvoir être facilement rattachée à du tangible. Il y a par exemple une certaine matérialité des suffixes et des préfixes⁸ en morphologie, la phonologie a pour toile de fond des manifestations acoustiques et physiologiques repérables et parfois même mesurables, bien que ni la morphologie, ni la phonologie, ne puissent être assimilées à ces matérialités.

(H₂) Par ailleurs, nous l'avons dit, il est habituel d'attribuer aux manifestations langagières une certaine valeur, de nature différente, que ces caractéristiques de surface, et bien difficile à définir. On ne la perçoit en effet qu'à travers ses conséquences, ou plutôt, il est habituel en sémantique de considérer l'apparition de certaines manifestations comme découlant directement de l'existence d'une telle valeur – le sens.

Dernière hypothèse enfin, et non des moindres :

(H₃) Nous sommes capables d'utiliser le langage pour parler du monde réel, ou du moins de ce que nous supposons être tel. C'est ce que l'on appelle la fonction référentielle du langage. Il semble même y avoir des procédés spécialisés dans cette fonction : ainsi les descriptions définies. En disant *Va me chercher la bouteille qui est dans la cave*, un locuteur présente le monde réel – ou du moins *son* monde réel – comme pourvu d'un objet (un référent) satisfaisant la qualification 'être une bouteille'⁹.

⁸ Toute relative cependant, cf. Serrano-Dolader (2010) sur ce point.

⁹ Il s'agit du présupposé d'existence bien connu, et attaché pour certains aux descriptions définies.

Si (H₁) peut être considérée comme l'hypothèse générale de l'existence d'un système relatif aux phénomènes linguistiques, (H₂) est l'hypothèse fondatrice de la notion même de sémantique. Quant à (H₃), on l'aura reconnue : c'est l'hypothèse qu'il y a une fonction référentielle liée à l'exercice de la langue. Bien entendu, nous n'avons pas accès direct au monde réel, que nous ne saisissons qu'au travers d'un ensemble de percepts. Ces percepts jouent le rôle de monde réel, et nous ne nous attarderons pas sur ce point, qui est secondaire par rapport au problème étudié, qui est en fait le lien éventuel entre le sens et la référence. Toute théorie sémantique interprète d'une façon ou d'une autre les entités linguistiques comme possédant cette valeur qu'on appelle les sens. Se poser la question de la relation entre le sens et la référence revient donc à se demander quelle image des rapports entre langue et réel est sous-tendue par la théorie sémantique envisagée. Pour ce qui est de ce qu'il est convenu d'appeler des termes – ainsi *chat*, *table* ou *moulin à vent* – une réponse a eu plus que tout autre une position dominante dans l'histoire des théories linguistiques. C'est celle qui veut que le sens d'un terme – ou du moins d'une occurrence de ce terme – soit une description de son référent, *description* étant généralement entendu comme *description identifiante*. À un terme est associée, nous l'avons dit, une signification. Elle est vue comme un ensemble de propriétés jugées pertinentes, ou encore *intension*. À cette intension correspond un ensemble d'objets du monde réel, ou *extension*, qui sont précisément ceux possédant les propriétés présentes dans l'intension. Et l'occurrence d'un terme donné permet d'identifier un objet particulier du monde possédant les propriétés présentes dans l'intension, et qui est son *référent*. Cette approche est explicitement évoquée chez Milner (1978), qui distingue la *référence virtuelle* – l'ensemble des conditions auxquelles doit satisfaire un segment de réalité pour pouvoir être désigné par une séquence nominale donnée (c'est l'intension). Et la référence actuelle, à savoir le segment de réalité associé à cette séquence nominale. Tous ces faits sont bien connus, et nous n'insisterons pas. Nous nous proposons en revanche d'examiner la façon dont Putnam (1975) pose la question des rapports entre sens et référence, la réponse qu'il y apporte, et les implications épistémologiques de cette réponse.

2.3. Sens et référence : la position de Putnam

C'est dans le contexte de ce qui vient d'être dit sur sens et référence qu'il convient de replacer la position de Putnam, telle qu'elle est exposée en particulier dans Putnam (1975), et reprise dans de nombreux écrits, en particulier Putnam (1990).

Putnam remarque que toutes les théories sémantiques qui ont opté pour la conception d'un sens référentiel, en dépit de différences secondaires, adoptent en fait la conjonction des deux propositions ci-après :

(a) Connaître le sens d'un terme, c'est être dans un certain état psychologique. La connaissance du sens se résume à l'appréhension d'un concept.

(b) Le sens (i.e. l'intension) d'un terme détermine son extension (i.e. son référent)¹⁰.

Au terme d'une longue démonstration, Putnam montre qu'il est impossible de soutenir simultanément les deux hypothèses, et que donc il est erroné d'affirmer que l'état psychologique du locuteur relatif à un terme – les idées ou les concepts qu'il y associe – en déterminent la référence ou extension. Putnam s'inscrit donc en faux contre la *sémantique objectiviste* à la Lakoff (1987), pour qui le sens est une représentation abstraite (une image mentale) de la réalité objective. Putnam décide d'abandonner (a), et de conserver que b) : en d'autres termes, Putnam ne conserve que b) comme hypothèse externe, et renonce à a). Et l'hypothèse a) va être remplacée par une autre hypothèse externe, à savoir que le mécanisme M' affectera à tout terme une certaine valeur dont l'interprétation sera cette fois non plus une intension, mais une *représentation sémantique* associée au terme. Putnam construit cette représentation sémantique comme déterminant toujours l'extension, mais cette fois sans avoir recours à des états psychologiques, et ne se confond plus avec les croyances et connaissances qu'ont les locuteurs sur ces termes. Il y met quatre composantes : les marqueurs syntaxiques, les marqueurs sémantiques, le stéréotype et l'extension. La représentation sémantique du mot *eau* aura ainsi la forme suivante, selon Putnam :

Marqueurs syntaxiques : nom massif.

Marqueurs sémantiques : espèce naturelle, liquide, etc.

Stéréotype : sans couleur, transparente, sans goût, qui étanche la soif, etc.

Extension : H₂O.

L'extension fait partie de cette représentation sémantique, qui joue le rôle que jouait l'intension dans les théories objectivistes : elle détermine l'extension. Extension qui correspond par ailleurs à la compétence linguistique d'un expert lorsqu'il s'exprime en tant qu'expert. Par exemple dans le discours d'un chimiste parlant en tant que chimiste, *eau* signifie H₂O. Et il s'agit là d'une compétence collective de type logique / scientifique : étant donné les règles de la chimie, l'extension de *eau* ne peut-être que H₂O. On retrouve là une des grandes idées de Putnam : celle de l'existence (hypothèse externe) de communautés déterminant les compétences. Dans le cas qui nous intéresse plus particulièrement ici, celui du stéréotype, intervient la communauté linguistique à laquelle dit appartenir un individu quand il parle : cette représentation peut ainsi contenir des éléments sémantiques propres à ce locuteur. Ce niveau est celui où se joue l'organisation sémantique du discours habituel. Pour ce qui est de la fonction référentielle, Putnam adopte une position à la Kripke : la référence se fait par *désignation rigide* et non *identifiante*, et donc sur un mode ostentatoire et non descriptif. Putnam montre en effet, que les connaissances conceptuelles ou abstraites que nous possédons

¹⁰ Cf. par exemple (Putnam, 1975a : 219).

sur les expressions, ne permettent guère à elles seules de déterminer le référent. En ce sens, la théorie de Putnam est bien une théorie non référentialiste. Notons cependant qu'une petite place est faite à l'intension, dont Putnam fait non pas un problème de sens, mais un problème de nature quasiment logique, puisqu'elle ne dépend pas du locuteur, mais représente une propriété essentielle du terme envisagé. Dernière remarque : dans la mesure où la représentation sémantique – qui joue le rôle du sens – ne correspond pas à un état mental, et où d'autre part, elle n'est pas une donation du référent, elle n'est donc ni l'idée ni la chose. Putnam s'oppose ainsi à la fois au *conceptualisme* (Locke, par exemple), pour lequel les mots sont « les signes de nos idées » ; mais aussi au *réalisme* (Platon, Aristote), pour qui les idées générales ont une existence effective indépendante des sujets humains.

2.4. Sens et référence : la théorie des stéréotypes

Putnam n'est guère explicite sur le contenu du composant dénommé 'stéréotype'. On peut le comprendre dans la mesure où il est intéressé non par la forme exacte à lui donner, mais pas sa seule existence en tant que partie d'une conception sémantique reposant sur l'abandon définitif de la conception mentaliste radicale du sens.

C'est indirectement et par le biais d'autres travaux que ce composant va être précisé, puis se voir attribuer une place essentielle en sémantique. Le point de départ se trouve dans l'étude d'anaphores dites *associatives*, ainsi dans *Cette bague doit valoir une fortune. Sa monture est en or*. On constate en effet que le renvoi (anaphorique) de *sa monture* à *cette bague* n'est possible que suite à l'existence d'une relation claire entre *bague* et *monture*, qui permet l'identification de l'antécédent. Poursuivant dans cette voie, Fradin (1984) s'intéresse aux conditions de reprise anaphorique de N_2 par N_1 lorsqu'il existe une construction N_1 de N_2 . Dans l'exemple ci-dessus, il s'agit de la reprise de *bague* par *monture*, au vu de l'existence de la construction *la monture de la bague*. Pour traiter ce problème, Fradin postule que derrière toute construction de type N_1 de N_2 existe une phrase générique ayant trait au lien sémantique entre N_1 et N_2 , que ces phrases génériques sont de différents types, et enfin que les possibilités de reprise par anaphore associative mentionnées plus haut dépendent au moins partiellement précisément du type de phrase générique se trouvant derrière la construction N_1 de N_2 étudiée. S'inspirant explicitement de Putnam, Fradin voit la signification d'une unité lexicale comme un *stéréotype*, i.e. une suite ouverte d'énoncés, qui détermine en particulier son comportement par rapport aux anaphores associatives. En conformité avec les vues de Putnam, le stéréotype est un mode d'attribution d'une signification qui n'est pas analytique (elle ne détermine pas une extension). Il s'agit en effet d'une suite ouverte d'énoncés, qui peut varier selon les communautés linguistiques, et même les individus. Enfin, le stéréotype est à déterminer, il n'a pas d'évidence externe.

À partir de 1990, Anscombe¹¹ généralise l'idée de Fradin aux termes nominaux et verbaux, en décrivant leur signification comme étant un *stéréotype*, c'est-à-dire que :

- a) À tout terme est attachée une suite ouverte de phrases en définissant la signification, et qui est le stéréotype du terme (nominal ou verbal).
- b) Cette suite dépend de la communauté linguistique à laquelle dit appartenir le locuteur au moment de sa parole.
- c) Il s'agit de phrases, et non d'énoncés. Parler revient alors, lors de l'usage d'un terme, à activer une ou plusieurs de ces phrases, qui deviennent alors des énoncés.
- d) Ces phrases représentent les relations d'un terme avec d'autres termes. Elles comprennent des phrases génériques, mais aussi des phrases événementielles¹².

Ainsi, nous rendrions compte de l'opposition ci-dessous supposée faire partie des observables :

- a) *J'ai acheté un chat, mais il ne chasse pas les souris.*
- b) **J'ai acheté un chat, mais il chasse les souris.*

en affectant au stéréotype de *chat* la phrase *Les chats chassent les souris* qui relie *chat* et *souris*, autorise a) et empêche b). Outre donc son application aux anaphores associatives, cette théorie des stéréotypes permet également de traiter les enchaînements discursifs, en particulier quand ils sont articulés par un connecteur. Elle a enfin servi à traiter des problèmes de morphologie, ou plutôt de morphosémantique. D'un point de vue épistémologique, cette théorie possède certaines caractéristiques bien spécifiques :

- (i) Conformément au projet de Putnam, la signification / sens est définie hors recours à une réalité externe. Le même traitement est réservé à tous les termes, ce qui fait disparaître la problématique discutable liée à l'opposition abstrait / concret.
- (ii) Dans la mesure où le sens est composé de l'ensemble des relations entre un terme et d'autres termes, la sémantique qui en résulte est de nature syntagmatique, contrairement à la sémantique vériconditionnelle, qui était de nature paradigmatique.
- (iii) Dans le mécanisme M (supposé réel) qui résulte de l'interprétation du mécanisme abstrait M' de la machine, les termes sont reliés à d'autres termes par des phrases, i.e. par un système de *gloses*. De ce point de vue, la théorie des stéréotypes est conforme aux idées de Poincaré : nous n'observons pas directement le sens des termes, mais seulement les relations entre ces termes – i.e. les phrases stéréotypiques.

¹¹ Cf. la bibliographie.

¹² Par exemple, le stéréotype de *révolution* pourrait contenir la phrase stéréotypique *La révolution française a aboli la royauté*, qui relierait *révolution* et *royauté*.

- (iv) Pour rendre compte d'oppositions comme celle entre a) et b) évoquée plus haut, nous faisons intervenir dans le mécanisme M' un rouage qui au niveau M, sera interprété comme l'existence entre deux termes T₁ et T₂ d'une phrase stéréotypique activée en tant qu'énoncé lors de l'énonciation. Ce qui revient à qualifier les énonciations comme mettant en jeu des *énoncés virtuels*, qui ne sont pas matériellement présents. Mais tout se passe comme s'ils l'étaient. Ce *comme si...* confère en fait à la notion d'énoncé virtuel le statut de *coût théorique* dans le cadre de la théorie des stéréotypes.

Références bibliographiques

- Anscombre, J.-C., « La semántica y las frases genéricas: viejos problemas y nuevos enfoques », *Cuadernos de Filología Francesa*, 9, 1995, pp. 7-22.
- « Le jeu de la prédication dans certains composés nominaux », *Langue Française*, n° 122, 1999, pp. 52-69.
- « Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes », *Langages*, 142, 2001a, pp. 57-76.
- « Dénomination, sens et référence dans une théorie des stéréotypes nominaux », *Cahiers de Praxématique*, 36, *Linguistique de la dénomination*, 2001b, pp. 43-72.
- « La nuit, certains chats sont gris, ou la généricité sans syntagme générique », *Linx*, 47, *Du sens au sens. Hommage à Michel Galmiche*, 2002, pp. 13-30.
- « À la croisée des chemins : la théorie des stéréotypes » in Alvarez Castro, C., Bango de la Campa, F. M. et Donaire Fernández, M. L. (éd.), *Études sur la combinatoire et la hiérarchie des composants*, Berne, Peter Lang, Coll. *Sciences pour la communication*, n° 90, 2010, pp. 8-23.
- « Généricité, analyticité et propriété : une philosophie en langue ? », *Cahiers de Lexicologie*, 2, n° 99, 2011, pp. 71-96.
- «El sufijo *- n* en espa ol contemporáneo: morfolog a y prototipos»; sous presse.
- et Ducrot, O., « Lois logiques et Lois argumentatives », *Le Français Moderne*, 46, 4, 1978, pp. 347-357.
- et Ducrot, O., *L'argumentation dans la langue*, Paris-Li ge-Bruxelles, Mardaga, 1983.
- et Kleiber, G., « Sémantique et référence : quelques réflexions » in Donaire Fern andez, M. L. ( d.), *Problèmes de sémantique et référence*, Oviedo, Servicio de Publicaciones, 2001, pp. 5-31.

- Deloor, S., « Les hypothèses observationnelles en sémantique : *Qui ne glose rien, n'a rien* », *Cuadernos de Filología Francesa*, 23, 2012, pp. 37-53.
- Duhem, P., *La théorie physique. Son objet – sa structure*, Paris, Vrin, 1981 (1^e éd. 1906).
- Feyerabend, P., *Against Method*, Verso, Londres, Great Britain, 1978.
- Fradin, B., « Anaphorisation et stéréotypes nominaux », *Lingua*, 64, 1984, pp. 325-369.
- Jacob, P., *L'empirisme logique*, Paris, Minuit, 1980.
- Kleiber, G., « Sur le sens du sens : contre la représentation des noms chez Putnam », *Modèles linguistiques*, VII, 2, 1985, pp.73-104.
- *L'anaphore associative*, Paris, 2001.
- Kripke, S., *Naming and Necessity*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1981 [1972].
- Kuhn, T., *The Structure of Scientific Revolution*, Chicago, The University of Chicago Press, 1962.
- Lakoff, G., *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories reveal about the Mind*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1987.
- Largeault, J., *Enigmes et controverses*, Paris, Aubier, 1980.
- Léard, J.M., « Quelques aspects morpho-syntaxiques des syntagmes et des phrases génériques » in Kleiber, G. (éd.), *Rencontres avec la généricité*, Paris, Klincksieck, 1987, pp.133-156.
- Milner, J.C., *De la syntaxe à l'interprétation*, Paris, Le Seuil, 1978.
- Poincaré, H., *La science et l'hypothèse*, Paris, Flammarion, 1968.
- Popper, K., *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973.
- Putnam, H., «Is Semantics Possible?», *Metaphilosophy*, I, 3, 1970, pp.187-201.
- «The Meaning of 'Meaning'», *Mind and Language and Reality*, Philosophical Papers, 2, Cambridge University Press, 1975a, pp.215-271.
- «The analytic and the synthetic», *Philosophical Papers*, 3, 1975b, pp. 33-97.
- «Analyticity and apriority: beyond Wittgenstein and Quine», *Philosophical Papers*, 3, 1975c, pp. 115-138.
- «Two Dogmas Revisited», *Philosophical Papers*, 3, 1975d, pp. 87-97.
- *Représentation et réalité*, Coll. *Nrf Essais*, Paris, Gallimard, 1990.
- Quine, W.V.O., «Two Dogmas of Empiricism», *The Philosophical Review*, 60, 1951, pp. 20-43.
- Serrano-Dolader, D., «El género en los sustantivos: ¿flexión y/o derivación» in Val Álvaro, J. F., y Horno Chéliz, M. C. (eds.), *La gramática del sentido: Léxico y Sintaxis en la encrucijada*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2010, pp.249-270.
- Wilmet, M., *Grammaire critique du français*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1997.